Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

THÉATRE POSTHUME

DE

M.-J. DE CHÉNIER.

THÉATRE POSTHUME

DE

M.-J. DE CHÉNIER,

PRÉCÉDÉ

DE CONSIDÉRATIONS

SUR

LA LIBERTÉ DU THÉATRE EN FRANCE.

IMPRIMERIE DE BAUDOUIN FILS.

PARIS,

FOULON ET Cᵉ, LIBRAIRES, RUE DES FRANCS-BOURGEOIS, Nº 3.
BAUDOUIN FRÈRES, LIBRAIRES, RUE DE VAUGIRARD, Nº 36.

1818.

Rb 1127

Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Une ou plusieurs pages ont été volontairement omises ici.

NATHAN LE SAGE,

DRAME.

PERSONNAGES.

SALADIN, sultan.

NATHAN, négociant juif.

OLIVIER DE MONTFORT, templier.

DOM TREMENDO, patriarche de Jérusalem.

FRÈRE BONHOMME, moine.

ZOÉ, crue fille de Nathan.

BRIGITE, gouvernante de Zoé.

SUITE DU PATRIARCHE.

(*La scène est à Jérusalem, sous le règne de Saladin.* — On voit d'un côté la maison de Nathan; de l'autre des palmiers, une colline; et, dans le lointain, un monastère sur le mont Thabor.)

NATHAN LE SAGE,

DRAME.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

NATHAN, BRIGITE.

BRIGITE.

Que le ciel soit loué! que béni soit ce jour!
Quoi, Nathan, mon cher maître, est enfin de retour?

NATHAN.

J'ai visité de Tyr le fastueux rivage :
Ai-je été trop tardif pour un si long voyage?
Chaque jour, chaque nuit, combien j'ai regretté

Ma patrie et le toît par ma fille habité !

BRIGITE.

Ne voyagez donc plus; c'est assez d'opulence.
O Nathan, peu s'en faut que, durant votre absence,
Ce toît de vos aïeux...

NATHAN.

N'ait été consumé.
De cet événement je viens d'être informé.
Dieu veuille que ta voix n'ait plus rien à m'apprendre !

BRIGITE.

La maison tout entière allait tomber en cendre.

NATHAN.

On l'aurait reconstruite.

BRIGITE.

Et Zoé n'était plus.

NATHAN.

Ces détails effrayans ne me sont pas connus.
Zoé, dis-tu, Zoé m'allait être ravie !
Ah, malheureux ! peut-être elle a perdu la vie.

BRIGITE.

Eh ! non, non.

NATHAN.

Dis-tu vrai? ne me trompes-tu pas?

BRIGITE.

Non; car j'aurais du moins partagé son trépas.

NATHAN.

Pourquoi troubler ainsi ma tendresse inquiète?
Sa vie est donc?...

BRIGITE.

Certaine.

NATHAN.

Et sa santé?

BRIGITE.

Parfaite.

NATHAN.

Ma Zoé, mon enfant!

BRIGITE.

Ces noms sont-ils les siens?

NATHAN.

Ma Zoé, mon trésor! le premier de mes biens!

BRIGITE.

Peut-il être en effet compté parmi les vôtres?

NATHAN.

La nature et le sort m'ont donné tous les autres;
Ce n'est qu'à la vertu que je dois celui-ci.

BRIGITE.

Il est vrai. Toutefois, souvenez-vous aussi
Que l'on pourrait avoir un droit plus légitime;
Qu'au temps où les Français ont assiégé Solime,
Dans le fort du combat, plusieurs jeunes enfans
Pêle-mêle emportés, chrétiens et musulmans,
Furent mis en dépôt sur le mont solitaire

Où Philippe en partant bâtit un monastère.

NATHAN.

Oui, que l'on voit d'ici, l'hospice du Thabor.
Je n'ai rien oublié.

BRIGITE.

Souvenez-vous encor
Qu'alors certains écrits prouvaient leur origine.

NATHAN.

Ces écrits sont perdus. Zoé fut orpheline;
J'ai dû la recueillir, et mon droit est sacré.

BRIGITE.

Ce que l'on croit perdu n'est souvent qu'égaré.

NATHAN.

Tu penses qu'il fallait lui fermer mon asile?

BRIGITE.

Depuis peu nous avons un patriarche habile :
Il est notre voisin; il sait parler, agir.

NATHAN.

Des bienfaits découverts ne font jamais rougir.

BRIGITE.

Et Zoé! quelle foi, s'il vous plaît, est la sienne?
Pour moi, bonne française et meilleure chrétienne,
J'ai resté près de vous; mais...

NATHAN.

T'en repens-tu?

BRIGITE.

Non;
Car vous fûtes toujours si généreux, si bon!
Vous n'êtes cependant, quoique l'on vous admire...

NATHAN.

Qu'un juif. Oui, c'est bien là ce que tu voulais dire.

BRIGITE.

Vraiment, c'est grand dommage.

NATHAN.

Oh! sans doute. Et pourquoi
Ne vois-je pas encor ma fille auprès de moi?

BRIGITE.

C'est qu'elle sommeillait. Elle est un peu troublée.
D'un péril qui n'est plus trop souvent accablée,
Elle pense en dormant être au milieu des feux.
Tranquille, cette nuit elle entr'ouvrait les yeux,
En s'écriant : « Il vient : voilà, voilà mon père;
» J'entends sa douce voix. » Si Zoé vous est chère,
La pauvre enfant vous aime, et jusques aujourd'hui
Elle n'a respiré que pour vous et pour lui.

NATHAN.

Pour lui, dis-tu? qui, lui?

BRIGITE.

Mais, lui... qui l'a sauvée.

NATHAN.

O bonheur! Et qui donc? qui me l'a conservée?

BRIGITE.

C'est un jeune Français, un de ces chevaliers
Qui rendent si fameux le nom de templiers.
L'ame de Saladin pour lui seul adoucie,
A ce chrétien captif avait laissé la vie.

NATHAN.

Que de ressorts cachés! quel étonnant destin!
Un chevalier Français qu'épargne Saladin!

BRIGITE.

Oui, sans doute, un Français, un templier, vous dis-je.

NATHAN.

Dieu! pour sauver Zoé tu faisais un prodige!

BRIGITE.

Sans ce brave chrétien...

NATHAN.

Cet homme est bien heureux!
Ne tardons plus; cherchons ce mortel généreux;
Je veux le voir, Brigite. Ah! conduis-moi de grace.

BRIGITE.

Où donc?

NATHAN.

A ses genoux, pour que je les embrasse;
J'ai besoin de le voir. J'étais loin de ces bords;
Mais vous avez sans doute épuisé mes trésors;
Et, pour récompenser ce bienfaisant courage,
Donné mes biens entiers et promis davantage?

BRIGITE.

Donné, promis : c'est bon ; mais quand l'aurions-nous pu ?
Il est venu, Dieu sait comment il est venu ;
Il est parti, Dieu sait quel séjour il habite.
Le jour de l'incendie il accourut bien vite ;
Dans les torrens de flamme on le vit s'engager,
Sans daigner seulement s'informer du danger :
C'est un guerrier français ; il est né magnanime.
Envoyé par son Dieu pour sauver la victime,
De Zoé solitaire il entendit les cris :
Quand les toîts embrasés s'écroulaient en débris,
Quand déjà l'on pleurait son inutile zèle,
On le vit tout à coup s'élancer avec elle,
Poser d'un bras nerveux son précieux fardeau ;
Et, du plus grand sang froid, secouant son manteau,
Échapper à nos yeux dans la foule étonnée.

NATHAN.

Échapper, me dis-tu ? la première journée !

BRIGITE.

Comment ! durant trois jours après lui j'ai couru ;
Enfin sous ces palmiers il a pourtant paru ;
De mes courses bientôt je me suis repentie ;
Et tout autre à ma place eût quitté la partie.
Moi, le matin, le soir, je ne le quittais pas ;
Je l'ai prié, pressé d'accompagner mes pas,
De remplir de Zoé la timide espérance,
De recueillir les pleurs de sa reconnaissance.
Il avait beau me fuir, et souvent m'insulter,
Ses refus outrageans n'ont pu me rebuter ;

Mais, depuis plusieurs jours, toute recherche est vaine :
Dix fois, sous les palmiers, sur le mont, dans la plaine,
Partout, j'ai demandé si quelqu'un l'avait vu :
On ignore partout ce qu'il est devenu.
Sur cela de Zoé la tête se dérange ;
Car cette chère enfant s'imagine qu'un ange,
Oui, qu'un ange, le sien, le gardien de ses jours,
Est venu lui prêter de célestes secours.

NATHAN.

Un ange!

BRIGITE.

Ce départ confirme sa pensée.

NATHAN.

Brigite a combattu cette erreur insensée?

BRIGITE.

Mais pas trop.

NATHAN.

C'est à moi d'éclaircir tout ceci.
Un ange!

BRIGITE.

Est-ce un grand mal? mais enfin la voici.

SCÈNE II.

NATHAN, ZOÉ, BRIGITE.

ZOÉ.

O mon père, c'est vous que le Ciel me renvoie!
Après tant de chagrin j'aurai donc quelque joie.
Embrassez votre fille, et ne la quittez plus.
Vos accens jusqu'à moi sont déjà parvenus.
Votre voix cette nuit déjà s'est fait entendre.

NATHAN.

La tienne me ranime; elle est sensible et tendre.

ZOÉ.

Quels fleuves, quels déserts n'avez-vous pas franchis!
Et les monts jusqu'à vous n'ont pas porté mes cris,
Les cris de votre fille aux feux abandonnée,
Et loin de vos secours à mourir condamnée?
Un ange protecteur, aussi jeune que beau,
Et qui, dit-on, sur moi veilla dès mon berceau,
Vit des sommets du ciel votre fille expirante;
Il entendit rugir la flamme dévorante;
D'un chevalier du temple il prit le vêtement;
Il s'élança pour moi des champs du firmament,
Traversa tous les cieux, descendit dans Solime,
Et sur son aile blanche enleva la victime.

BRIGITE.

L'ange est un templier; l'aile blanche...

NATHAN.

Un manteau.
Brigite en mon absence a brouillé son cerveau.

BRIGITE.

Grace à vous, votre fille a fort peu de croyance.
Laissez en paix son ange : il est sans, conséquence,
Admis du musulman, du juif et du chrétien.

NATHAN.

Non, l'imposture nuit; l'erreur n'est bonne à rien.
De l'oubli des bienfaits pourquoi faire une étude?
Pourquoi sanctifier jusqu'à l'ingratitude?
Supposons-le, ma fille; un ange est ton appui :
Eh bien, tu lui dois tout; tu ne peux rien pour lui.
Va, ne renonce point à la reconnaissance;
Va, le prix du bienfait est en notre puissance :
Offrons tous mes trésors à ton libérateur;
Mais ce n'est point assez : conserve lui ton cœur.
Zoé, c'est un jeune homme avec l'ame d'un ange.
Jusque-là tout est simple; et tu veux de l'étrange,
Du miracle? Eh bien, soit. Peux-tu donc oublier
Qu'il est Européen, Français et templier?
Dieu ne l'a-t-il donc pas tiré de sa patrie
Pour qu'il vînt te sauver au fond de la Syrie?
Ne l'a-t-il point conduit sur les bords du Jourdain?
N'a-t-il pas désarmé le bras de Saladin?
Quand vit-on devant Dieu s'abaisser plus d'obstacles?
Quel miracle est plus grand, s'il vous faut des miracles?

ZOÉ.

Souvent, sous les palmiers, il s'offrait à nos yeux;

Mais il a disparu.

NATHAN.

Pour remonter aux cieux?

BRIGITE.

Eh! laissez-lui son ange.

NATHAN.

Eh! laisse-là ton zèle.
Viens, Zoé; par erreur ne deviens pas cruelle.
Écoute : si cet ange à qui tu dois tes jours,
Était abandonné, malade, sans secours?

ZOÉ.

Malade! lui! mon sang s'est glacé dans mes veines.

NATHAN.

Les veilles, les besoins, le poids secret des peines,
La chaleur du climat, tout l'aura consumé.
Au ciel de l'Occident il est accoutumé :
Sur la terre étendu, sans un ami...

ZOÉ.

Mon père!

NATHAN.

Sans or, pour acheter l'amitié mercenaire,
Il ne possède rien dans son état cruel,
Rien que sa conscience et les regards du Ciel.

ZOÉ.

Que je sauve à mon tour celui qui m'a sauvée.

NATHAN.

Ah! d'un si noir tableau ton ame est soulevée!

Ton bienfaiteur souffrir! non, Zoé, non, jamais,
Si tu sens le besoin de payer ses bienfaits;
C'est Dieu qui les inspire et qui les récompense.

ZOÉ.

Oui, consolez mon cœur, soyez ma providence.
Déjà l'événement répond à votre espoir;
Cet appui, ce sauveur, je viens de le revoir;
C'est lui; tenez, c'est lui, debout sur la colline,
Les regards étendus sur la plaine voisine.
Un palmier me le cache. Ah! s'il tournait les yeux!
C'est que je pense à lui; mais, lui!

BRIGITE.

Vraiment tant mieux.
Car s'il nous aperçoit il va prendre la fuite.

ZOÉ.

Il descend.

NATHAN.

Viens, rentrons. Va le trouver, Brigite;
A ce brave jeune homme annonce mon retour.
Va, dis-lui que Nathan veut le voir en ce jour;
Dis lui bien de presser l'heure douce et prospère
Où nous lui rendrons grâce, où la fille et le père
Jouiront du bonheur de tomber à ses pieds.

SCÈNE III.

MONTFORT, BRIGITE.

MONTFORT.

Vous me suivez toujours!

BRIGITE.

Toujours vous me fuyez!

MONTFORT.

Que voulez-vous encor? qu'avez-vous à me dire?

BRIGITE.

Que la jeune Zoé vous attend et soupire.
Elle a versé des pleurs; vous étiez loin d'ici:
Vous voilà de retour; le père l'est aussi.

MONTFORT.

Qu'est-ce à dire? le père.

BRIGITE.

Oui, ce juif honnête homme,
Riche, bon, généreux; c'est Nathan qu'il se nomme.

MONTFORT.

Vous l'avez dit cent fois: Nathan, je m'en souviens.

BRIGITE.

Le Sage; c'est le nom qu'il reçoit chez les siens.

MONTFORT.

Peut-être chez les siens : qui dit riche, dit sage.
Mais que veut-il de moi?

BRIGITE.

Vous rendre son hommage,
Du sauveur de sa fille embrasser les genoux,
L'offrir à vos regards, s'acquitter envers vous,
Déposer à vos pieds une immense fortune.

MONTFORT.

Femme, retirez-vous ; ce discours m'importune.
Quand j'expose mes jours ce n'est point pour de l'or.

BRIGITE.

Ce que vous avez fait...

MONTFORT.

Je le ferais encor.
Allez ; ne troublez point ma douce solitude.
Sans trésor, il est vrai, mais sans inquiétude,
Je viens près des palmiers goûter quelque loisir ;
Je rêve sous leur ombre, et c'est mon seul plaisir.
Adieu.

BRIGITE.

Je n'ose pas insister davantage ;
Je crois qu'il est encor revenu plus sauvage.

SCÈNE IV.

MONTFORT, F. BONHOMME.

F. BONHOMME, à part.

C'est lui. Voyons.

MONFORT, à part.

Ce moine a de secrets desseins.

F. BONHOMME, à part.

Dur métier.

MONTFORT, à part.

De quel œil il regarde mes mains!

F. BONHOMME.

Chevalier!

MONTFORT.

Je n'ai rien; j'en suis fâché, mon père.

F. BONHOMME.

Je suis frère servant.

MONTFORT.

Soit. Je n'ai rien, mon frère.

F. BONHOMME.

Dieu vous saura toujours gré de l'intention;
(A part.)
Mais... par où commencer? la méchante action!

MONTFORT.

Vous voulez me parler?

F. BONHOMME.

Eh ! mais vraiment sans doute ;
En secret toutefois.

MONTFORT.

Aucun ne nous écoute.

F. BONHOMME.

Voyez-vous le sultan ?

MONTFORT.

Une fois je l'ai vu.

F. BONHOMME.

Oh ! vous le reverrez : vous en êtes connu.
C'est bien dommage, au fond, qu'avec tant de lumières
Il n'ait pas pris encore du goût pour nos mystères.
Affable, humain, parfait, s'il devenait chrétien!

MONTFORT.

Quant à moi, j'aurais cru qu'il ne lui manquait rien.

F. BONHOMME.

Pardon, si près de vous je fais une démarche
Singulière à mon sens ; mais, dit le patriarche...
Avez-vous aperçu le patriarche ?

MONTFORT.

Non.

F. BONHOMME.

Le patriarche dit qu'il a toujours raison ;
Il veut qu'on obéisse, et surtout qu'on croie.
Je suis un pauvre moine, et c'est lui qui m'envoie.

MONTFORT.

Et vers moi, s'il vous plaît, pourquoi vous envoyer?

F. BONHOMME.

Oh! vous l'allez savoir. Vous êtes chevalier :
Il a fondé sur vous une grande espérance.
Dom Tremendo prétend que si votre vaillance
Veut remplir un décret par le Ciel arrêté,
Vous pouvez, d'un seul coup, sauver la chrétienté
Qu'envers un infidèle aucun bienfait ne lie.
Il parle de Judith, des murs de Béthulie,
De Débora, d'Aod; car il est fort savant,
Connaît bien l'Écriture, et la cite souvent.

MONTFORT.

Au fait.

F. BONHOMME.

Il faut, dit-il, qu'un jour Saladin meure.
Ce jeune chevalier peut le voir à toute heure...

MONTFORT.

Un crime?...

F. BONHOMME, à part.

Bien! fort bien! il n'acceptera pas.

MONTFORT.

Et votre patriarche a compté sur mon bras?

F. BONHOMME.

N'allez pas me trahir. Foi de frère Bonhomme,
Je le trouve un grand saint, mais un bien méchant homme.
De goûts, d'avis, d'humeurs, nous différons parfois;
Il est de Salamanque, et je suis Champenois.

MONTFORT.

Sait-il que Saladin fut toujours magnanime?

F. BONHOMME.

Il s'en doute fort peu.

MONTFORT.

Sait-il quelle victime
Il lui plut d'épargner?

F. BONHOMME.

Vous. Il ne sait pourquoi.
Il ne comprend pas bien...

MONTFORT.

Sans peine je le croi.
Un sentiment sublime a de quoi le surprendre.
Vous lui raconterez ce qu'il ne peut comprendre.

F. BONHOMME.

Je vous écoute.

MONTFORT.

Un mois s'est à peine écoulé
Depuis qu'en combattant, par le nombre accablé,
Je fus conduit captif au soudan de Syrie.
A ses yeux, dans sa cour, j'allais perdre la vie;
Le col nu, le front calme, et d'un œil sans effroi
Je contemplais le fer déjà levé sur moi.
Ma jeunesse, un maintien que n'ont pas les esclaves,
Frappent son ame altière : un brave aime les braves.
Fixant bientôt sur moi des regards attendris,
Il crie : « Assad! mon frère! arrêtez. » A ses cris

Vers les yeux du gran homme on se tourne en silence;
On attend ses décrets. Tout à coup il s'élance,
Jusqu'à moi, dans mes bras il arrive éperdu,
Écarte avec sa main le glaive suspendu;
Tremblant, baigné de pleurs, et d'une voix humide:
« Jeune Français, dit-il, toi que rien n'intimide!
» J'ai vu par tes chrétiens mes états ravagés;
» Par tes mêmes chrétiens, mes enfans égorgés
» Ont péri loin de moi, loin de leur tendre mère:
» N'importe. En te voyant j'ai cru revoir mon frère.
» Dès long-temps, mon Assad a rejoint ses aïeux:
» Va, c'est lui qui te sauve; il revit à mes yeux;
» Va, jeune homme, ce front où se peint le courage
» Ne m'aura pas en vain présenté son image.
» Ses traits, ses traits chéris dont je te vois paré,
» D'un chrétien qui me hait font un être sacré.
» Conserve les longtemps, et bénis sa mémoire.
» Tu vivras. »

F. BONHOMME.

Le grand prince!

MONTFORT.

Aussi grand que sa gloire.
Ce fer qu'il m'a laissé lui percerait le sein!
Un chevalier français n'est pas un assassin.
Je veux bien lui cacher ce complot homicide;
Car le dieu qu'il imite à ses destins préside.
Si votre patriarche invoque une autre main,
Si même des guerriers attaquaient Saladin,
Quand je reconnaîtrais la bannière chrétienne,
Ce manteau, cette croix n'ont rien qui me retienne,

De mon cœur seulement je recevrais la loi;
Et c'est mon bienfaiteur qui doit compter sur moi.

F. BONHOMME.

Me voilà soulagé; j'avais bien des alarmes.

MONTFORT.

Vous pleurez?

F. BONHOMME.

Ce n'est rien.

MONTFORT.

Ne cachez point vos larmes;
Elles vous font honneur, homme simple et pieux;
Vous n'êtes point savant, mais vous en valez mieux.
Adieu. Je vais finir ma course solitaire.

F. BONHOMME.

Et moi, content de vous, je rentre au monastère.
Dans peu, le patriarche entendra mon récit.
Je conçois à quel point ce que je vous ai dit
A dû vous inspirer l'horreur et la surprise;
Mais on sert quelquefois des maîtres qu'on méprise;
Et, contraint d'obéir, on gémit sans témoin.
Adieu. Dans ce couvent que vous voyez de loin,
Songez que vous avez un serviteur fidèle.
Dom Tremendo croira que j'ai manqué de zèle;
Car il ne comptait point sur un cœur généreux.
Je n'ai pas réussi; je m'en vais bien heureux!

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

SALADIN.

« Pourquoi marcher, dit-on, sans suite, sans escorte? »
Pourquoi pas? « Mais l'usage! » On s'y fera. Qu'importe?
« Un sultan! quel abus! » je ne sais point de loi
Qui me force à traîner une cour après moi.
Régner, régner toujours, s'ennuyer par décence,
Se condamner sans cesse à la magnificence;
Voilà les vrais abus. Mes sujets sont soumis :
Parmi les musulmans je n'ai que des amis :
Quelle main peut d'ailleurs changer les destinées?
Celui qui nous fait naître a compté nos journées.
Des traces d'incendie! ah! oui, c'est la maison
De ce juif estimé pour sa droite raison.
Excepté les chrétiens, tout Solime le vante.
Est-il vrai que sa fille, une fille charmante,

Jusqu'ici de Moïse ait ignoré la loi?
Qu'elle révère un dieu, mais n'ait point d'autre foi?
Eh bien, un dieu suffit : la nature l'atteste ;
Notre cœur le révèle; il faut un dieu. Le reste...
Le père est juif pourtant. Cet homme est singulier.

SCÈNE II.

SALADIN, NATHAN.

NATHAN, à part.

C'est donc à moi de voir ce jeune templier!
Oui; s'il a de Brigite épuisé la constance,
Mes efforts plus heureux vaincront sa résistance.

SALADIN, à part.

Je ne me trompe pas; c'est bien lui; c'est Nathan.

NATHAN, à part.

J'entends du bruit. ô ciel! j'aperçois le sultan.
Fuyons. On est toujours assez près de son maître.

SALADIN.

Demeure. Que crains-tu? je voudrais te connaître.
Ton nom est Nathan?

NATHAN.

Oui.

SALADIN.

Le sage Nathan?

NATHAN.

Non.

SALADIN.

C'est le peuple du moins qui t'a donné ce nom.

NATHAN.

Le peuple ! il peut errer.

SALADIN.

Quelquefois il est juste.

NATHAN.

Mais si par raillerie il donne un titre auguste,
Ou si le riche avare est un sage à ses yeux ?

SALADIN.

Tu me prouves déjà que l'on t'a jugé mieux.
Tu chéris la raison ; tu parais la connaître :
Cela seul fait le sage.

NATHAN.

Et chacun pense l'être.

SALADIN.

D'un ton moins réservé réponds à mon accueil.
L'excès de modestie est un excès d'orgueil.
Je te crois honnête homme ; en toi j'ai confiance.

NATHAN.

Je saurai mériter toujours la préférence :
Tu seras satisfait des qualités, du prix.

SALADIN.

Du prix ? que me dis-tu ?

NATHAN.

Tu peux avoir appris
Qu'en voyage long-temps...

SALADIN.

Laisse-là ton voyage.
Tu réponds en marchand ; Saladin parle au sage.

NATHAN.

Commande. Que veux-tu ?

SALADIN.

Chaque peuple a sa loi,
Ses dogmes, ses martyrs, ses prophètes, sa foi.
Éclairé par l'étude et par l'expérience,
Sans doute tu connais la meilleure croyance ?

NATHAN.

Saladin, je suis juif.

SALADIN.

Et je suis musulman.
Mais né dans la Syrie, et né fils d'un sultan,
Sans trop examiner les dogmes de nos prêtres,
J'ai cru ce qu'autrefois avaient cru mes ancêtres.
Un sage avec lenteur doit tout approfondir.
Dis-moi quel fut ton choix ; je veux aussi choisir :
Ne flatte Mahomet, ni Jésus, ni Moïse ;
En homme libre et franc réponds à ma franchise.
Te voilà tout à coup rêveur, silencieux !
Ta réponse n'est pas écrite dans mes yeux.
Je le vois, ma demande a surpris ton oreille :
Les sultans ne font pas de question pareille ;

Je le sais : néanmoins, tu l'avoûras, Nathan,
La question n'est pas indigne d'un sultan.
Allons, réfléchis, pense avant de me répondre.

NATHAN, à part.

Il est vrai : la demande a lieu de me confondre.
J'ai cru, moi, qu'il allait m'emprunter de l'argent,
Et c'est la vérité qu'il faut donner comptant!
Singulière monnaie! elle a pu sembler belle
Lorsqu'on l'appréciait à sa valeur réelle ;
Mais depuis bien long-temps elle a fort peu de cours,
Et son poids est surtout ignoré dans les cours.

SALADIN, à part.

Il est embarrassé.

NATHAN, à part.

Quel fut mon choix? qu'importe?
Alors qu'il veut entrer, l'ami frappe à la porte ;
Le prince apparemment prend d'assaut la maison.
Comment unir ensemble et prudence et raison?
Être juif, rien que juif; c'est bien fort pour un sage.
N'être pas juif du tout, c'est bien plus fort.

SALADIN.

Courage.

NATHAN, à part.

Pourquoi pas musulman, me dira-t-il soudain?

SALADIN.

Eh bien, Nathan?

NATHAN.

De grace, un moment, Saladin.
(à part.)
L'adresse est nécessaire en affaires semblables.

Fort bien : dans l'Orient, on aime encor les fables;
C'est le meilleur moyen d'éclairer des enfans,
Des hommes, des vieillards, et surtout des sultans.

SALADIN.

Es-tu prêt?

NATHAN.

Je le crois.

SALADIN.

Réponds sans plus attendre.

NATHAN.

Tous les chefs des états puissent-ils nous entendre!

SALADIN.

Voilà parler en sage, en homme sûr de soi.
Quelle est donc ta réponse ?

NATHAN.

Un moment. Permets-moi
De te conter d'abord une histoire authentique,
Une histoire morale, et d'un auteur antique.

SALADIN.

Pourquoi pas? à coup sûr tu la conteras bien.

NATHAN.

Bien, non; mais à l'auteur je ne changerai rien.

SALADIN.

Modeste avec orgueil; c'est ton vice ordinaire.

NATHAN.

Un père avait trois fils qu'il aimait comme un père;

Il avait hérité d'un effet précieux,
D'une bague, trésor chéri de ses aïeux :
C'était un diamant d'un éclat admirable.
Un don rendait surtout la bague inestimable :
Elle faisait aimer son heureux possesseur :
Se faire aimer, c'est là le premier bien du cœur.
Dans ces épanchemens de naïve tendresse
Que, lorsqu'on n'est point père, on appelle faiblesse,
Sous le sceau du secret souvent il a promis,
La bague de famille à chacun de ses fils;
Mais la vieillesse arrive; il faut choisir. Que faire?
Il consulte un habile et discret lapidaire,
Et fait tailler par lui deux autres diamans
Au modèle donné de tous points ressemblans,
Et si fort qu'ils trompaient jusqu'aux regards du père;
Il ne reconnaît plus la bague héréditaire.
Son cœur est soulagé du poids qui l'accablait:
Chacun de ses enfans sera donc satisfait.
En secret tour-à-tour, le vieillard les appelle,
Les bénit, leur remet sa bague paternelle,
Lève les mains au ciel qu'il invoque pour eux,
Et meurt heureux lui-même en laissant trois heureux.

SALADIN, après un silence.

La suite de l'histoire; et qu'en veux-tu conclure?

NATHAN.

La suite se devine : éclats, débats, rupture;
Enfin devant le juge on vint plaider ses droits,
Juge intègre et vieilli dans l'étude des lois.
On parla longuement pour éclaircir l'affaire.

Plus on l'éclaircissait et moins elle était claire.
La bague existait bien, mais comment la trouver?
Tous les trois affirmaient; nul ne pouvait prouver.
Saladin voudra bien me pardonner, j'espère,
Si je n'y vois pas mieux que le juge et le père.

SALADIN.

Est-ce là me répondre? Eh! Nathan, les objets
Sont si fort différens.

NATHAN.

Les mêmes à peu près.
Des deux parts nulle preuve et constante et réelle.
Tradition partout qu'on croit partout fidelle.
Ce qu'à l'historien nous ajoutons de foi,
Est pour nous certitude, et devient notre loi.
Mes parens n'ont pas cru ce qu'ont cru tes ancêtres.
Faut-il, pour nos rabbins, abandonner tes prêtres?
Ou bien dois-je abjurer la foi de mes aïeux,
Parce que les sultans n'ont point pensé comme eux?
On peut persécuter, mais non forcer à croire.
Le cœur est toujours libre.

SALADIN.

Achève ton histoire.

NATHAN.

Chacun des trois nommant ses frères imposteurs,
Jurait de les punir, d'employer des vengeurs,
Poignard, flamme, poison, tout ce qui peut détruire;
Car il est plus aisé d'égorger que d'instruire.

SALADIN, après un silence.

Mais le juge?

NATHAN.

Le juge ! il leur dit : « Écoutez ;
Ici, devant mes yeux, si vous ne présentez
Ce père, seul arbitre, et témoin nécessaire,
Je ne puis débrouiller ce pénible mystère.
Pensez-vous que la bague à l'instant va parler ?
Mais que dis-je ? un seul fait peut tout me révéler :
La bague paternelle est facile à connaître,
Par le sublime don de faire aimer son maître ;
Vous en convenez tous. Reste donc à savoir,
Quelle bague a reçu ce merveilleux pouvoir ;
Quel frère dans vos cœurs obtient la préférence.
Vous n'en aimez aucun ; j'entends votre silence ;
De vos seuls intérêts je vous vois occupés ;
Vous êtes donc tous trois et trompeurs et trompés.
Par trois bagues en vain vous étonnez ma vue ;
La bague primitive est sans doute perdue :
Alors, voulant cacher la perte à ses enfans,
Le bon père aura fait tailler trois diamans. »

SALADIN.

Bien, fort bien, à merveille.

NATHAN.

« Ayez plus de prudence :
Recevez mon avis et non pas ma sentence.
Du sang qui vous unit respectez mieux les droits.
Une bague est échue à chacun de vous trois ;
Chacun de vous la tient d'un père respectable.
Croyez tous trois avoir la bague véritable.
Se peut-il qu'un vieillard qui vous a tous chéris,

Ait, en faveur d'un seul, deshérité deux fils?
D'un brillant exclusif, par un choix sacrilége,
A-t-il voulu fonder l'éternel privilége?
Imitez envers vous son tendre attachement;
Aimez-vous comme il fit, tous trois également,
Et prouvez cet amour par votre bienfaisance,
Consolez la douleur, secourez l'indigence,
Dans son asile obscur cherchez l'adversité,
Et de votre manteau couvrez sa nudité.
Quand des trois diamans la céleste puissance,
Aura de père en fils versé son influence,
Un juge plus habile, après mille et mille ans,
Devant ce tribunal citera vos enfans. »
Ainsi parla le juge équitable et modeste.

SALADIN.

Sage! ils t'ont bien nommé, chaque mot me l'atteste.

NATHAN.

Si le sultan croyait pouvoir juger enfin?
Si ce mortel promis se trouvait Saladin?

SALADIN.

Moi, grand dieu! moi, Nathan? les mille et mille années,
De bien long-temps encor ne seront terminées.
Saladin n'aura pas l'audace de juger,
Et sur le tribunal un autre doit siéger.
Cet utile entretien m'a plu, je le confesse;
Je goûte ton esprit; j'estime ta sagesse.
Que de gens, par la haine et l'orgueil séparés,
Vivraient fort bons amis, s'ils s'étaient rencontrés!
Sans croire à ton messie, à sa terre promise,

Puisque ton cœur est bon, je suis de ton église.

NATHAN.

Sans être convaincu que l'ange Gabriel,
Ait apporté jadis une plume du ciel,
Sans compter avec toi par les ans de l'hégire,
Je révère ton ame, et bénis ton empire.

SALADIN.

Nathan, sois mon ami. Viens, donne-moi ta main.

NATHAN.

Oui, j'aimerai toujours l'ami du genre humain.

SALADIN.

Je ne m'étonne plus si, depuis son enfance,
Tu n'as pas à ta fille enseigné de croyance.

NATHAN.

Un autre dans la suite exercera ces droits.

SALADIN.

Qui?

NATHAN.

Peut-être un époux.

SALADIN.

A-t-elle fait un choix?

NATHAN.

En faveur d'un chrétien je la crois décidée.

SALADIN.

D'un chrétien, me dis-tu? d'où lui vient cette idée?

NATHAN.

Va, ce jeune chrétien ne t'est point odieux :
C'est celui qui trouva grace devant tes yeux;
La grace a rejailli sur moi, sur ma famille:
Tu conservas ses jours; il a sauvé ma fille.

SALADIN.

Lui!

NATHAN.

Dans un incendie.

SALADIN.

A-t-il eu ce bonheur?
Comme son regard fier annonce sa valeur!
Mon frère, mon Assad, dont il offre l'image,
Aurait eu, comme lui, ce généreux courage.

NATHAN.

Quoi! de ton frère Assad il rappelle les traits!

SALADIN.

C'est lui-même. Autrefois, la fille d'un Français
Devint, m'avait-on dit, l'épouse de mon frère,
Et même il adopta la foi de l'étrangère.
Un soupçon m'est venu, peut-être sans raison.

NATHAN.

Moi, j'en sais davantage, et j'ai plus d'un soupçon;
Mais rien n'est mûr encor, il faut que je m'adresse,
Pour savoir un secret qui, je crois, t'intéresse,
A ce don Tremendo.

SALADIN.

C'est un méchant chrétien.

NATHAN.

Malgré lui quelquefois un méchant fait du bien.

SALADIN.

Puisses-tu réussir! il est beau d'y prétendre.
Mais je veux quelquefois vous voir et vous entendre,
Toi, ton aimable fille, et ce jeune Français.
Adieu. Je dois donner l'exemple à mes sujets.
Voici pour eux, Nathan, l'heure de la prière:
Je vais offrir mes vœux à l'équitable père
Qui, sans haine et sans choix, de ses dons bienfaisans
Fit un partage égal entre tous ses enfans.

SCÈNE III.

NATHAN, MONTFORT.

NATHAN.

Souvent un homme illustre est l'ombre de sa gloire:
Mais avec tant d'éclat ne pas s'en faire accroire!
Passer sa renommée; un vainqueur! un sultan!
C'est que le vrai héros n'est pas un charlatan.
Allons, préparons-nous: le templier s'avance.
En effet, c'est Assad. Oh, quelle ressemblance!.
Si jeune, il paraît triste, et soupire tout bas!
Bon: l'écorce est amère, et le fruit ne l'est pas.
J'aime assez ce regard; il est fier et sensible.
A mes vœux, chevalier, seriez-vous inflexible?

MONTFORT.

Vous m'êtes inconnu.

NATHAN.

Je vous dois tout pourtant,
Et je viens m'acquitter d'un devoir important.

MONTFORT.

J'ai deviné, je pense, et vous êtes le père...

NATHAN.

De la jeuue Zoé, qu'une main tutélaire
Sauva d'un grand péril.

MONTFORT.

Je suis homme et chrétien;
Je n'ai rien fait pour vous; vous ne me devez rien:
Et moi-même, en ce temps, accablé d'infortune,
Succombant sous le poids d'une vie importune;
Je voulais, aux dépens de mes jours malheureux,
Sauver... même une juive.

NATHAN.

Atroce et généreux!
Le bienfaiteur modeste affecte ce langage.
Par un dédain féroce il échappe à l'hommage.
Permettez-moi du moins de vous interroger.
N'êtes-vous point captif, à Solime étranger?
Pour vous prouver l'excès de ma reconnaissance
Puis-je?...

MONTFORT.

Rien.

NATHAN.

Je suis riche.

MONTFORT.

Un juif dans l'opulence
N'en vaut pas mieux pour moi.

NATHAN.

Fermez-lui votre cœur;
Mais ne refusez pas ce qu'il a de meilleur;
Disposez de mes biens.

MONTFORT.

De vos biens, pourquoi faire?
Mes desirs sont remplis, car j'ai le nécessaire;
Les fruits de ces palmiers servent à me nourrir,
Et ce manteau suffit du moins pour me couvrir.
Une tache peut-être a blessé votre vue?
Oui : lorsque je sauvai votre fille éperdue
Cet endroit fut brûlé.

NATHAN.

Que cet endroit est beau!
Qu'il plaît à mes regards! pardon : sur ce manteau
Une larme est tombée.

MONTFORT.

Et plus d'une peut-être.

NATHAN.

Je l'ai pensé.

MONTFORT.

Quel trouble en mon ame il fait naître!

NATHAN.

Prêtez-moi ce manteau, généreux templier:
Oui, daignez à ma fille un moment l'envoyer.

MONTFORT.

Et que pretendez-vous?

NATHAN.

Que sa bouche le presse;
Qu'elle verse à son tour des larmes de tendresse
Sur cette tache heureuse où tombèrent mes pleurs.

MONTFORT.

Il m'attendrit; je cède à ses accens vainqueurs.
O Nathan, le travail vous donna l'opulence;
Mais le ciel vous donna cette douce éloquence.

NATHAN.

Il mit dans votre cœur la sensibilité;
Et, si Brigite en vain vous a sollicité,
La vertu la plus pure a fait votre rudesse;
Vous avez craint ma fille et sa tendre jeunesse,
L'éloignement d'un père et jusqu'à vos bienfaits.

MONTFORT.

Ainsi devrait penser un chevalier français.

NATHAN.

Un chevalier français, et non pas tous les hommes?
Ah! la bonté du cœur nous fait ce que nous sommes.
Il est des gens de bien sous différens climats;
Pourriez-vous en douter?

MONTFORT.

Non, je n'en doute pas;
Mais les signes divers marqués par la nature
Les distinguent entre eux.

NATHAN.

La couleur, la figure?

MONTFORT.

Il est certains pays dont le sol généreux
En grands hommes fertile...

NATHAN.

En sont-ils plus heureux?
Songez donc qu'au grand homme il faut beaucoup de place.
Des cèdres rassemblés dans un petit espace
Se nuisent l'un à l'autre et gênent leurs rameaux.
Les grands hommes souvent furent de grands fléaux;
Mais, quant aux gens de bien, la nature féconde,
Pour s'aider, pour s'unir, les sema dans le monde.
Ah! l'orgueil est à plaindre; il ne sait point aimer.
Dans l'homme son égal l'homme doit s'estimer.
Voyez au mont Thabor si la branche hautaine
Qui s'élève et grandit sur la cîme du chêne
Pour la branche d'en bas affecte des mépris:
Nés sous un même ciel, d'un même suc nourris,
Le tronc et les rameaux sont enfans de la terre.

MONTFORT.

Mais quel peuple, Nathan, sanctifia la guerre?
Quel peuple le premier, dans son orgueil cruel,
Se nomma peuple élu, peuple chéri du ciel;

Et toujours asservi, mais dominant ses maîtres,
Voulut leur imposer le dieu de ses ancêtres?
C'est le juif qui, trompant musulman et chrétien,
Osa dire avant eux : Le seul dieu, c'est le mien.
J'ai droit de mépriser ce peuple et sa croyance.
Au pied de ses autels naquit l'intolérance.
Ainsi par les humains les humains sont proscrits
Par le glaive sanglant les dogmes sont écrits;
Au nom du meilleur Dieu, l'Occident sacrilége
Vint des temples chrétiens venger le privilége :
Ici même, aujourd'hui, c'est pour le meilleur Dieu...
Moi je suis templier; vous êtes juif; adieu.
Je vous laisse : oubliez ce que je viens de dire.

NATHAN.

L'oublier! vous voulez en vain me le prescrire;
Et c'est de ce moment que je m'attache à vous.
Mon peuple! votre peuple! Eh! sont-ils donc à nous?
Fûmes-nous consultés en recevant la vie?
Qui de nous peut choisir son peuple et sa patrie?
Nos parens à leur gré font un juif, un chrétien;
Différence de mots. Dieu fait un homme. Eh bien,
Laissons se disputer Jérusalem et Rome.
Si dans vous, templier, mon cœur trouvait un homme
Qui, d'un titre si beau, voulut se contenter?

MONTFORT.

Vous le trouvez, Nathan; vous pouvez y compter.
Vous trouvez plus encore; un ami : je veux l'être.
Malheur à l'insensé qui peut vous méconnaître.

NATHAN.

Je puis donc à Zoé porter un peu d'espoir?

MONTFORT.

Épargnez-moi, Nathan : voudra-t-elle me voir?

NATHAN, apercevant Zoé à la fenêtre.

Mais déjà, ce me semble, elle vient nous entendre.
Ma fille, auprès de nous tu peux enfin descendre.
Vous ne m'avez pas dit votre nom, chevalier?
C'est un point délicat que j'allais oublier.

MONTFORT.

Olivier de Montfort.

NATHAN.

Montfort!

MONTFORT.

Oui.

NATHAN.

De Valence?

MONTFORT.

Il est vrai.

NATHAN.

Votre père a vu le jour en France?

MONTFORT.

Pourquoi ces questions?

NATHAN.

Pourquoi cet embarras?

MONTFORT.

Quelquefois on croit voir...

NATHAN.

Ce qu'on ne cherchait pas.
Vous avez un secret; demeurez-lui fidèle.
Voici ma fille, adieu. Je vous laisse auprès d'elle.
Je ne veux point gêner les mouvemens heureux
D'un cœur reconnaissant et d'un cœur généreux.
Je porte avec orgueil le beau nom de son père;
Vous, son libérateur, soyez pour elle un frère.

SCÈNE IV.

MONTFORT, ZOÉ.

MONTFORT.

Un frère! ah! plus encor. Mais, Zoé, vous tremblez!
Zoé, ne fuyez point, calmez vos sens troublés.

ZOÉ.

C'est vous!

MONTFORT.

Moi.

ZOÉ.

Vous! si tard!

MONTFORT.

Ce reproche m'enchante.
Que ses regards sont doux! que sa voix est touchante!

ZOÉ.

Ces regards, cette voix vous ont cherché long-temps :
Vous étiez occupé de soins plus importans ;
Et même à vous revoir je n'osais plus prétendre.
Vous ne répondez pas?

MONTFORT.

J'aime mieux vous entendre.

ZOÉ.

Braver les feux! la mort! un chevalier chrétien
Le peut... pour une juive... et quelquefois pour rien.

MONTFORT.

Brigite a répété... Quel était mon délire!

ZOÉ.

Ce qu'elle a répété, vous avez pu le dire.

MONTFORT.

Je suis vaincu, puni : c'est assez vous venger.
Juste ciel! à ce point j'osais vous affliger!
Je ne mérite pas le pardon que j'implore.

ZOÉ.

Ne vous grondez pas tant ; c'est m'affliger encore.

MONTFORT.

Ah! votre ame est sensible autant que votre voix.
Vous me pardonnez donc?

ZOÉ.

Oui, puisque je vous vois.

Vous allez me trouver bien simple et bien naïve;
Mais Brigite est chrétienne, elle est persuasive.
D'après tous ses discours, je croyais bonnement,
Et cette vision m'agitait en dormant...
Vous riez?

MONTFORT.

Achevez.

ZOÉ.

Que durant l'incendie,
Celui dont les secours m'avaient sauvé la vie...
Était... vous allez rire... était mon ange... à moi.

MONTFORT.

A cet ange gardien vous n'avez plus de foi,
Et votre ame, en dormant, n'en est plus agitée?

ZOÉ.

Non, mon ange gardien ne m'eût jamais quittée.

MONTFORT.

Quoi! même en la sauvant, je ne la voyais pas!
J'ignorais quel trésor j'arrachais au trépas!
Ai-je compté sans elle un jour digne d'envie?
Non; c'est en ce moment que je connais la vie;
Et, loin d'elle égaré...

ZOÉ.

J'avais un sort plus doux:
Vous étiez loin de moi; j'étais auprès de vous,
Quand le vent du désert, soufflant avec furie,
De sables enflammés inondait la Syrie;
Quand la pluie et la foudre et les noirs aquilons

Des monts retentissans fondaient sur les vallons,
Je disais, il me fuit : au moins a-t-il au monde
Des secours, un asile, un cœur qui lui réponde.
Mais il veille sur moi; je ne l'ai point perdu;
Paisible dans le ciel dont il est descendu,
Sans doute il quitterait sa patrie immortelle,
Pour me placer encor sous l'abri de son aile.
De ses regards sauveurs mes pas sont entourés.
Cent fois dans les instans au repos consacrés,
Livrant mon ame entière à votre bienfaisance,
De mon soutien chéri j'ai rêvé la présence.
Cent fois de ma fenêtre, au moment du réveil,
Quand l'air frais du matin, quand les feux du soleil
Venaient sourire au ciel et consoler la terre,
J'ai vu, sous les palmiers, dans le champ solitaire,
Briller le manteau blanc de mon libérateur.
Mes yeux, suivant partout cet astre bienfaiteur,
Ont gravi sur le mont, ont parcouru la plaine.
Quand des derniers rayons la lumière incertaine
Rougissait par degrés les sommets du Thabor,
Après vous, sur vos pas mes yeux couraient encor.
Quand la nuit s'étendait sur la voûte étoilée,
Seule, aux palmiers, aux vents, à l'ombre, à la vallée,
A la colline absente adressant mes adieux,
Pour vous voir plus long-temps je regardais les cieux.

MONTFORT.

O pure et douce ivresse! ô candeur ingénue!
Pour punir un ingrat qui vous a méconnue,
C'est vous qui, de ses torts, daignez le consoler!
Zoé! de mon bonheur voulez-vous m'accabler?

Ah! mon cœur ignorait jusques à l'espérance;
Tu m'as guidé, grand dieu! des rives de la France;
Ta bonté désarmait le bras de mon vainqueur,
Pour sauver par mon bras cet objet enchanteur.
Achève, et que Zoé ne me soit plus ravie,
Zoé, le charme unique et l'ame de ma vie.
Que Saladin me compte au rang de ses sujets,
Qu'il conserve un empire où règnent ses bienfaits;
Moins grand, mais plus heureux, je ne veux d'autre empire
Que le toît qu'elle habite et l'air qu'elle respire.
Et vous, exaucez-moi; vous, daignez confirmer
Ces vœux d'un cœur brûlant que je viens de former.
Vous avez sur mes jours une entière puissance.
Le vertueux Nathan vous donna la naissance;
Qu'il soit aussi mon père, et que des nœuds chéris...

ZOÉ.

Le sauveur de sa fille est devenu son fils.
N'exigez pourtant pas que ma bouche prononce;
C'est à Nathan qu'il faut demander la réponse.

MONTFORT.

Souffrez donc que je cède à mon empressement.
Pour ne vous plus quitter, je vous quitte un moment.
Puisse un père accueillir l'hommage le plus tendre!
Au fortuné Montfort puisse-t-il faire entendre
Ce nom sacré de fils, ce nom tant souhaité,
Aussi cher à mon cœur qu'il fut peu mérité!

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

MONTFORT, NATHAN.

MONTFORT.

Sa grace, sa beauté, sa candeur ingénue,
Ont porté dans mon ame une ivresse inconnue.
Je ne vois que Zoé; toujours, oh! oui, toujours
Auprès d'elle, avec vous, s'écouleront mes jours.
N'est-il pas vrai, Nathan?

NATHAN.

Vous la verrez sans cesse.
Vous lui devez, Montfort, toute votre tendresse.

MONTFORT.

O mon père!

NATHAN.

Un tel nom...

MONTFORT.

Vous en êtes surpris?

NATHAN.

Cher et brave jeune homme!

MONTFORT.

Et non pas votre fils!

NATHAN.

Mon ami.

MONTFORT.

Votre fils!

NATHAN.

Mon bienfaiteur.

MONTFORT.

Encore!
Et votre fils, Nathan, ce fils qui vous implore,
Aura-t-il vainement embrassé vos genoux?

NATHAN.

Un moment, chevalier; arrêtez; levez-vous.

MONTFORT.

On peut rester sans honte aux genoux de son père.

NATHAN.

Levez-vous, quelle ardeur! quel bouillant caractère!
Et cette croix, Montfort, ces vœux d'un chevalier!

MONTFORT.

Zoé, d'un seul regard m'a fait tout oublier.
M'opposez-vous des vœux dictés par l'imprudence

Que, sans le concevoir, bégaya mon enfance?

NATHAN.

Non. Mais dois-je répondre à ceux de votre amour
Sans savoir quel Montfort vous a donné le jour?

MONTFORT.

Eh! qu'importe?

NATHAN.

Oh! beaucoup, beaucoup, je vous assure.

MONTFORT.

Ainsi vous repoussez la voix de la nature!
Vous divisez, Nathan, deux cœurs faits pour s'aimer.

NATHAN.

Je ne divise point, mais je veux m'informer.
Montfort, ce nom de père, il m'est doux de l'entendre.
A l'accepter de vous si je pouvais prétendre,
En comblant vos desirs je serais trop heureux.
Mais je me suis chargé d'un devoir rigoureux;
Je veux jusqu'à la fin le remplir avec zèle,
Et je cours sans tarder où ce devoir m'appelle.

SCÈNE II.

MONTFORT, ZOÉ, BRIGITE.

BRIGITE.

Eh bien, Nathan vous quitte, et vos vœux sont remplis.

MONTFORT.

J'implorais à ses pieds le tendre nom de fils :
Je n'ai pu l'obtenir.

ZOÉ.

De Nathan ! de mon père !

MONTFORT.

Oui, si je veux l'en croire, il est bon qu'il diffère.

BRIGITE.

Et quel est son prétexte ?

MONTFORT.

Un devoir important.

BRIGITE.

Vous saurez son secret. Jurez auparavant
D'aimer toujours Zoé, de la prendre pour femme,
De faire son bonheur et de sauver son ame.

MONTFORT.

Mais son père, avant tout, voudra-t-il consentir ?...

BRIGITE.

Il y sera forcé, j'ose le garantir.

MONTFORT.

Il y sera forcé ! j'ai peine à te comprendre.
Forcé, dis-tu, son père ?

BRIGITE.

Eh oui ! forcé de rendre
Ce qui n'est point à lui. Pourquoi dissimuler ?

C'est là le grand secret que Nathan veut céler.
Sa Zoé n'est point juive.

MONTFORT.

Elle est...

BRIGITE.

Elle est chrétienne.

MONTFORT.

Fort bien. Sa piété fait honneur à la tienne :
Tu sais donc convertir ?

BRIGITE.

Ne ferais-je pas bien ?
Mais vous n'entendez pas : elle est d'un sang chrétien.

MONTFORT.

Nathan, le bon Nathan, lui cacha sa naissance ?

BRIGITE.

Jamais de ses parens elle n'eut connaissance.
On ne sait point leur nom, leur foi, ni leur destin ;
Mais elle est bien chrétienne, et rien n'est plus certain ;
Car c'est chez des chrétiens que Nathan l'a trouvée ;
Et c'est par un chrétien que Dieu l'a conservée.

ZOÉ.

Brigite aurait bien dû renfermer ce secret ;
Et son excès de zèle est au moins indiscret.
Restez ici, Montfort ; je vais chercher mon père ;
Son cœur n'est point changé ; c'est en lui que j'espère.
A lui seul est le droit de choisir mon époux.
Si Nathan m'aime encor, Nathan sera pour vous.

SCÈNE III.

MONTFORT.

Quel étrange secret m'a confié Brigite!
J'en tirerai parti, la chose le mérite.
Nathan peut-il forcer la fille d'un chrétien?
Mon bon religieux saurait... Il ne sait rien.
Mais le voici, je pense, il est en compagnie.
Quel est ce court vieillard à mine rebondie?
Il a l'air de se plaindre et de gronder tout bas,
Et ses nombreux valets semblent compter ses pas.
De pompeux vêtemens! une allure hautaine!
Un regard dédaigneux, hypocrite avec peine!
Oh! c'est le patriarche, il n'en faut point douter.
Sans lui nommer personne, on peut le consulter.

SCÈNE IV.

MONTFORT, DOM TREMENDO, F. BONHOMME,

SUITE.

DOM TREMENDO, bas à frère Bonhomme.

Oui, vous aurez manqué de courage et d'adresse.

F. BONHOMME.

Il est vrai; j'ai tremblé, j'ai rougi.

DOM TREMENDO.

Pauvre espèce!

MONTFORT, à part.

Ils sont fort occupés; différons un moment.

F. BONHOMME.

Je n'ai pas eu le don de mentir saintement.

DOM TREMENDO.

A quoi vous sert le froc?

F. BONHOMME.

Oh! la mauvaise honte!

DOM TREMENDO.

Sottise.

F. BONHOMME.

Vous plaît-il de régler notre compte?
Pour trois commissions...

DOM TREMENDO.

D'un succès malheureux.

F. BONHOMME.

Trois écus parisis.

DOM TREMENDO.

Tenez.

F. BONHOMME.

C'est encor deux;
Car un et deux font trois.

DOM TREMENDO.

Pas toujours.

F. BONHOMME, à part.

Il m'effraie.

DOM TREMENDO.

C'est un de temps en temps.

F. BONHOMME.

C'est trois quand on nous paie.

DOM TREMENDO.

Oui, c'est trois, j'en conviens, lorsqu'on a réussi.
Tant tenu, tant payé. L'Église en use ainsi.
Devenez plus habile : en rendant un service,
Qui sait? frère Bonhomme aurait un bénéfice;
Mais il tremble, il rougit; il ne sait point mentir.
Oh! nous n'en ferons rien; rien, pas même un martyr.

F. BONHOMME.

Tant mieux.

MONTFORT, s'approchant de dom Tremendo.

A vos regards puis-je un instant paraître?

DOM TREMENDO.

La croix! le manteau blanc! tout jeune! ah! c'est peut-être...
Oui, c'est le templier.

F. BONHOMME.

C'est lui, mon révérend.

DOM TREMENDO.

Écoutez, observez, voyez comme on s'y prend.

F. BONHOMME.

Bon.

DOM TREMENDO, à Montfort.

Nous vous chérissons; Saladin vous honore;
C'est le secret du ciel qui nous protége encore.
De la cause de Dieu, vous serez le soutien,
La fleur des chevaliers, l'honneur du nom chrétien.

MONTFORT.

Je demande...

DOM TREMENDO.

Ah! voyons.

MONTFORT.

Ce qui manque à mon âge:
Des conseils.

DOM TREMENDO.

C'est parler en jeune homme bien sage;
Mais il faudra les suivre.

MONTFORT.

Aussi tel est mon vœu.
En pensant avec vous, en raisonnant un peu...

DOM TREMENDO.

Penser est dangereux; raisonner, inutile;
Croire, c'est ce qu'il faut; croire est bien plus facile.

MONTFORT.

Me commanderiez-vous de croire aveuglément?

DOM TREMENDO.

La raison quelquefois est bonne assurément.
Employez la raison dans les choses vulgaires;
Mais, hors du temporel, en toutes les affaires

De Dieu, de son Église, elle est hors de saison.

F. BONHOMME.

Que de gens sont damnés pour avoir eu raison!

DOM TREMENDO.

Ah! pas mal.

MONTFORT.

Est-il vrai? c'est un malheur étrange.

DOM TREMENDO.

Rien n'est plus vrai. Si Dieu vous envoyait un ange,
Et tout ministre saint, confesseur de la foi,
Est un ange; si Dieu, qui vous adresse à moi,
D'une grande action vous déclarait capable,
On ne vous verrait point, par un orgueil coupable,
Opposer la raison à ce maître divin
Qui créa la raison dont vous êtes si vain.
Un jour, sur ce point là nous reviendrons, j'espère.
Il vous faut des conseils. Sur quel sujet?

MONTFORT.

Mon père,
Je suppose qu'un juif appelle son enfant
Une fille, un objet aimable, intéressant,
A l'ingénuité joignant une ame active,
A la beauté qui plaît la grace qui captive:
Si la nature entr'eux ne forme aucun lien,
Et si c'est en un mot la fille d'un chrétien;
Si trouvée, enlevée aux jours de son enfance,
Elle ignore sa foi, ses parens, sa naissance?

DOM TREMENDO.

Vous me faites frémir en me parlant ainsi.

Voyons, expliquez-vous; qu'est que tout ceci?
Procédons dans un ordre et clair et méthodique :
Mon fils, la chose est grave. Est-elle hypothétique?
Ou bien, si c'est un fait arrivé récemment,
Et qui peut-être encore arrive en ce moment?

MONTFORT.

Cela doit être égal. Quelle est votre pensée?

DOM TREMENDO.

Égal! erreur, mon fils. Hérésie insensée!
De la fière raison, voyez donc les excès;
Quand il s'agit du ciel et de ses intérêts,
Égal! eh non, vraiment! c'est chose nécessaire
Que de savoir du moins sur quoi l'on délibère.
Certes, il ne faut pas grande réflexion
Pour un pur jeu d'esprit, pour une fiction;
Mais, si ce n'était pas une simple hypothèse,
Si le cas arrivait dans notre diocèse,
Alors... Oh! nous verrions...

MONTFORT.

Alors? eh bien?

DOM TREMENDO.

Alors
On poursuit, on dénonce, on appréhende au corps...

MONTFORT.

Ciel!

DOM TREMENDO.

Le juif prévenu de ces délits énormes.

MONTFORT.

De grace...

DOM TREMENDO.

Point de grace : un procès dans les formes.

MONTFORT.

Si...

DOM TREMENDO.

L'on fait un exemple utile et signalé.

MONTFORT.

Il faut d'abord...

DOM TREMENDO.

Il faut que le juif soit brûlé.

MONTFORT.

Brûlé!

DOM TREMENDO.

Des saints canons tel est l'arrêt suprême
Contre tout juif, impur et frappé d'anathême,
Qui commet envers Dieu l'effroyable attentat
De corrompre un chrétien, d'en faire un apostat.

MONTFORT.

Brûlé!

DOM TREMENDO.

Remarquez bien qu'à l'égard de l'enfance,
Tout, de la part du juif, est censé violence.

MONTFORT.

Si l'enfant périssait quand un zèle attentif
S'intéresse...

DOM TREMENDO.

J'entends ; mais on brûle le juif.

MONTFORT.

Brûlé! pour avoir eu l'ame honnête et bien née!
Pour avoir secouru la jeune infortunée!

DOM TREMENDO.

Zèle impie, indiscret! pourquoi la secourir?
Il était plus humain de la laisser mourir:
Sa mort valait bien mieux que sa perte éternelle.
Dieu ne veillait-il pas? sa bonté paternelle,
Sans le secours du juif, pouvait la conserver.

MONTFORT.

Eh bien! malgré le juif, il peut donc la sauver.

F. BONHOMME.

C'est embarrassant.

DOM TREMENDO.

Paix.

MONTFORT.

Un peu plus d'indulgence.
S'il n'éleva l'enfant dans aucune croyance,
Si, lui laissant le choix d'un système adoptif...

DOM TREMENDO.

Oh! c'est alors surtout que l'on brûle le juif.
Oui! des enfans chrétiens c'est ainsi qu'on dispose!
Passe pour juive encore: c'est croire à quelque chose.
Tout en brûlant le juif, on aurait pu... mais rien!
Ne rien croire du tout! nous l'empêcherons bien.
Adieu.

MONTFORT.

Ce que j'ai dit vaut-il qu'on s'en occupe?
Un problême!

DOM TREMENDO.

A résoudre. Oh! je ne suis point dupe.
Je prétends que le juif soit cité devant moi.
Élever des enfans qui n'ont ni foi ni loi!
Un bel auto-da-fé nous en fera justice.
Il faut qu'en tous les points le traité s'accomplisse;
J'en ai l'original écrit sur parchemin,
Bien scellé, bien signé : Philippe et Saladin.
Je devine les noms qu'on ne veut pas m'apprendre,
Le sultan me verra; je lui ferai comprendre
Qu'un aussi grand scandale anéantit les mœurs;
Qu'un sultan, qui permet de pareilles horreurs,
Compromet son salut, ses intérêts, sa gloire;
Qu'un trône est renversé dès qu'on peut ne rien croire;
Qu'il y va de ses jours, et qu'à moins d'être un sot,
Qui veut régner en paix veut un peuple dévot.

SCÈNE V.

MONTFORT, SALADIN.

MONTFORT.

En qualité de moine, il est impitoyable;
C'est bien, si diable il y a, le pontife du diable.
Mais Saladin pensif vient d'un autre côté;

Seul... et qu'a-t-il besoin d'un éclat emprunté?
Sultan, ton prisonnier...

SALADIN.

Toi! ce nom m'humilie.
Je puis te rendre libre, ayant sauvé ta vie;
Tu l'es dès ce moment, jeune et brave chrétien;
Mais j'envie aux Français un cœur tel que le tien.
Voilà bien mon Assad! c'est son image entière;
C'est sa voix, son courage, et sa franchise altière;
Tel que je l'ai connu, je le retrouve en toi.
Je puis te dire : Assad, qu'as-tu fait loin de moi?
Quel dieu conservateur te rend à ma tendresse?
Quel souffle a rafraîchi ces fleurs de ta jeunesse?
Du long sommeil d'Assad quels lieux furent témoins?
Dans ce rêve enchanteur tout n'est pas rêve au moins.
Le temps fuit : j'ai vieilli ; mais les rides de l'âge
N'ont point sur mon Assad étendu leur outrage.
Aux jours de mon printemps je l'ai vu se flétrir,
Mon automne embelli le verra refleurir.
Le veux-tu?

MONTFORT.

Mais ta loi...

SALADIN.

Tu vivras dans la tienne,
Libre au bord du Jourdain comme au bord de la Seine.
Je ne demande point de raisins au pommier,
De datte au sycomore, et d'olive au palmier.

MONTFORT.

Sans cela, serais-tu si bon, si magnanime?

SALADIN.

C'est toi que la bonté, toi que la gloire anime.

MONTFORT.

Moi!

SALADIN.

N'as-tu pas sauvé la fille de Nathan?
Une fille charmante!

MONTFORT.

On t'a dit vrai, sultan :
Elle charme, elle est belle, et j'ai sauvé sa vie.
J'accours à la lueur d'un horrible incendie,
Chez Nathan, c'est ce juif que je ne connais pas.
Le hasard, qui souvent paraît guider nos pas,
Veut que mon action tourne à son avantage.

SALADIN.

Ton action est belle, et le hasard, bien sage;
Il guide donc les pas d'un chevalier chrétien.
Le hasard t'a conduit chez un homme de bien.

MONTFORT.

Trop souvent le même homme a différentes faces.

SALADIN.

Attachons-nous au fond et non pas aux surfaces.
D'un examen stérile à quoi bon te charger?
Jouis et bénis Dieu qui sait tout arranger.
Mais, jeune homme, je crains cette rigueur extrême.
Je ne suis pas toujours d'accord avec moi-même
Et j'ai bien quelquefois mes différens côtés.

MONTFORT.

Mais tu n'as pas du moins des dehors affectés,
L'étalage imposteur d'une sagesse austère.

SALADIN.

A qui donc en veux-tu? pourquoi tant de mystère?
Des soupçons sur Nathan! qui pourrait t'en donner?

MONTFORT.

Lui? J'ai droit de me plaindre et de le soupçonner.
Il était loin d'ici. Cette fille si belle,
Cette Zoé... tu sais ce que j'ai fait pour elle;
Français et templier, j'ai rempli mon devoir.
J'avais, depuis ce temps, refusé de la voir.
Que je rougis!

SALADIN.

De quoi? d'avoir été sensible
Pour une juive? toi! le scrupule est risible.
J'ignorais que le cœur eût des opinions.

MONTFORT.

Je rougis de céder à des impressions
Dont j'avais si long-temps méprisé la puissance,
D'avoir été vaincu sans faire résistance.
Par un discours flatteur le père me séduit,
Me parle de Zoé, près d'elle me conduit.
Cet instant me soumet au pouvoir d'une femme;
Une seconde fois j'ai traversé la flamme:
Mon cœur a tout senti, ma bouche a tout osé:
J'ai demandé sa main; Nathan m'a refusé.

SALADIN.

Refusé!

MONTFORT.

Pas encor; mais il procède en forme.
Il faut auparavant qu'il pense, qu'il s'informe.
Il veut y réfléchir. Eh! n'a-t-il pas raison?
Moi-même, quand le feu consumait sa maison,
Quand j'entendais les cris de sa fille expirante,
Avant de m'élancer dans la fournaise ardente,
J'ai réfléchi long-temps, comme il fait aujourd'hui;
Je me suis à loisir informé comme lui.
Nathan est bien heureux d'avoir tant de prudence.

SALADIN.

Ta plainte est trop amère; allons, de l'indulgence,
Montre au moins pour son âge un peu plus de respect.
Je vois dans tout ceci le vieillard circonspect,
Mais non le sot crédule où le lâche hypocrite.
Crois-tu donc qu'il voudra te faire israélite?

MONTFORT.

Je ne répondrais pas que ce fût son projet;
Mais certains préjugés, sucés avec le lait,
Deviennent nos tyrans jusque dans la vieillesse.
Et qu'importent les ris d'une feinte sagesse?
En riant de ses fers, cesse-t-on d'en porter?

SALADIN.

Cette remarque est mûre et bonne à méditer.

MONTFORT.

Si le sage Nathan, si ce parfait modèle,

A l'esprit de sa secte aveuglément fidèle,
Frondant nos préjugés, mais esclave des siens,
Détournait de leur foi les filles des chrétiens;
Si, les faisant chercher dès leur plus tendre enfance,
Il trompait à loisir leur crédule innocence,
Que dirais-tu, sultan?

SALADIN.

Mais je n'en croirais rien.

MONFORT.

Je saurai me venger.

SALADIN.

Sois tranquille, chrétien.

MONTFORT.

Ce reproche m'accable, et je sens sa puissance.
Si je savais comment, dans cette circonstance,
Assad en eût agi?

SALADIN.

Pas beaucoup mieux, je crois.
Il se fût emporté peut-être autant que toi.
A lui tant ressembler qui donc a pu t'instruire?
Comme toi, par un mot, il savait me séduire.
Si contre mon Nathan tu n'es point prévenu,
Son caractère encor ne m'était pas connu.
Mais il est mon ami; tu l'es aussi sans doute;
Ne restez pas brouillés sans vous entendre. Écoute:
Laisse-moi prendre au moins quelques renseignemens.
Tes moines tracassiers, dans leurs emportemens,
Voudraient, contre ce juif, armer l'Asie entière.
Un chevalier n'est pas chrétien à leur manière:

Prompt à rendre service, et lent à se venger...

MONTFORT.

Plus loin qu'il ne fallait, j'ai pensé m'engager :
Du vieux Dom Tremendo si l'âpre caractère
Ne m'avait effrayé...

SALADIN.

Comment dans ta colère
Sans m'avoir consulté, tu t'adresses d'abord
Au patriarche?

MONTFORT.

Eh! oui. C'est un premier transport;
J'en rougis à tes yeux; je me sens bien coupable,
Si ton Assad en moi n'est plus reconnaissable.

SALADIN.

Ta crainte et ta pudeur me l'ont déjà rendu.
Celui qui sait rougir aime encor la vertu.

SCÈNE VI.

SALADIN, MONTFORT, NATHAN, ZOÉ, BRIGITE, DOM TREMENDO, F. BONHOMME.

NATHAN, à Saladin.

Permets.

SALADIN.

Nathan lui-même, et sa fille, je pense.

MONTFORT.

C'est elle.

SALADIN.

Que d'attraits! quelle aimable innocence!
Que son père est heureux! Zoé, plus je vous vois...
Pardonnez-moi ces pleurs; je fus père autrefois.

ZOÉ.

Je n'éprouvai jamais d'émotion plus tendre.

DOM TREMENDO.

Je dénonce Nathan.

SALADIN.

Nathan!

NATHAN.

Daigne m'entendre.

DOM TREMENDO.

Je réclame vengeance.

SALADIN.

Un patriarche!

NATHAN.

Et moi
Je réclame justice.

SALADIN.

Et tu l'auras. Pourquoi
Dénoncez-vous Nathan?

DOM TREMENDO.

Zoé n'est point sa fille;
Elle ignore son nom, son pays, sa famille,
Son Dieu.

SALADIN.

Qui vous l'a dit?

DOM TREMENDO.

Ce jeune templier
Sait bien tout le secret.

SALADIN.

Est-il vrai, chevalier?
De qui le tenez-vous?

BRIGITE.

Pardon.

NATHAN.

De vous, Brigite?

SALADIN.

Et vous, d'un tel secret qui vous avait instruite?

NATHAN.

Moi-même.

BRIGITE.

Trop de zèle...

NATHAN.

Est souvent dangereux :
Le tien n'aura pourtant que des effets heureux.

SALADIN.

Mais adoptive ou non, cette Zoé si chère,
Pourquoi crains-tu, Nathan, de l'unir...

NATHAN.

A son frère.

SALADIN, MONTFORT, ZOÉ, BRIGITE.

Se peut-il?

NATHAN.

Je le crois. Votre nom, votre sort,
Chevalier, quels sont-ils?

MONTFORT.

Olivier de Montfort;
Tel est mon nom. Ces lieux ont vu mourir mon père.

NATHAN.

Ne l'ont-ils point vu naître?

MONTFORT.

On le disait. Ma mère
Déposa mon enfance au sommet du Thabor,
Dans l'hospice sacré que l'on habite encor.
Elle revit bientôt les rives de la France.
Par elle transporté dans les murs de Valence,
De là, près de Philippe à la cour amené,
J'y devins orphelin sans être abandonné;
Mais, né d'une Française, au fond de la Syrie,
L'instinct me commandait de revoir ma patrie.
Admis depuis six mois parmi les templiers,
Je suivis l'étendard des jeunes chevaliers
Qui, dans les derniers temps, vinrent sur ce rivage
Illustrer sans succès un injuste courage.
Je fus pris au combat par un gros d'ennemis.
Saladin sait le reste.

SALADIN.

Aujourd'hui, j'en frémis,

D'après ce que j'entends, j'ai pu commettre un crime.

NATHAN.

On t'avait dit qu'Assad épousa dans Solyme...

SALADIN.

Une jeune Française.

DOM TREMENDO.

Et mourut bon chrétien.

F. BONHOMME.

Ah! comme il était sage! et comme il voyait bien!

SALADIN.

Mais, du nom de sa femme avait-on connaissance?

NATHAN.

On l'appelait Montfort; elle était de Valence.

SALADIN.

Enfans, enfans chéris, que je presse en mes bras,
Seriez-vous, tous les deux, fils de mon frère?

MONTFORT.

Hélas!

DOM TREMENDO.

Ce moine peut donner quelque nouvel indice.

F. BONHOMME.

Quinze ans déjà passés, le soir, en notre hospice,
Une dame française amena deux enfans:
Une fille, un garçon; le garçon de quatre ans,
La fille de six mois. Servant du monastère,

Je n'ai pu du secret être dépositaire.
Leurs noms et leurs destins ne me sont pas connus;
Le gardien savait tout, mais ce gardien n'est plus.

NATHAN.

Frappé de certains bruits, au bout de deux années,
J'allai voir ces enfans; mais, de leurs destinées
Tout vestige à l'hospice était anéanti;
Et le jeune Olivier lui-même était parti.
Étonné qu'on l'eût seul amené dans la France,
D'une bonne action je conçus l'espérance;
Au sein de ma maison je recueillis la sœur,
Zoé, qui sur mes jours versa tant de douceur,
Zoé qui fut ma fille.

ZOÉ.

Et qui veut toujours l'être.

SALADIN.

Ah! que la vérité se fasse mieux connaître.
Nulle preuve!

DOM TREMENDO.

Un instant. Nous en avons, je croi.
Quand j'ai quitté Montfort, ce juif était chez moi:
Il venait m'informer de sa fausse démarche.
J'ai répondu qu'au temps du dernier patriarche
On avait de l'hospice, et par un ordre exprès,
Porté chez ce prélat le dépôt des secrets;
Qu'il avait lui, le juif, tenté la providence,
Commis par des bienfaits le péché d'imprudence,
Par des soins réprouvés blessé nos saintes lois;
Que le grand Saladin protégerait nos droits;

Qu'un juif ne doit jamais adopter que des juives.
Enfin, j'ai devant lui fouillé dans nos archives.
En ce coffret d'ébène, un papier s'est trouvé.
Au dos est en français, Olivier et Zoé.
Plus bas en syrien, d'un petit caractère,
On lit : « De cet écrit respectez le mystère.
» D'un enfant que l'on pleure il fera le destin;
» Remettez, sans l'ouvrir, la lettre à Saladin. »
Les cachets sont entiers. Daignez les rompre et lire.

SALADIN.

C'est la main de mon frère! à peine je respire.
« O Frère bien aimé, cet écrit précieux
» N'affligera point ta grande ame.
» Delphine de Montfort a dessillé mes yeux;
» Persuadé par elle, en la prenant pour femme,
» Ton Assad a quitté la foi de ses aïeux.
» En attendant que sur la terre,
» La paix descende enfin des cieux;
» Nous sauvons deux enfans des périls de la guerre.
» Peut-être dans Solyme ils trouveraient la mort.
» L'un d'eux est notre fils, Olivier de Montfort;
» Zoé, seul rejeton d'une auguste famille,
» Des fils ravis à ton amour
» Pourra te consoler un jour :
» Zoé n'est point Zoé, mais Selima ta fille. »

TOUS.

Ciel!

SALADIN.

Selima! rends-moi mes enfans malheureux;

Viens tarir tous les pleurs que j'ai versés pour eux.
Montfort, je te la donne. Assad, ô mon cher frère,
Tu me conservais donc le bonheur d'être père!

ZOÉ.

Olivier!

MONTFORT.

Selima! vous n'êtes point ma sœur.

NATHAN.

Mes desirs sont comblés, ce n'était qu'une erreur.

F. BONHOMME.

C'est pourtant bien dommage; elle n'est pas chrétienne.

NATHAN.

Sultan, reprends ta fille.

SALADIN.

Elle est aussi la tienne.

NATHAN.

J'habitais avec elle; il faut nous séparer.

ZOÉ.

Jamais.

SALADIN.

Avec nous trois tu viendras demeurer.

BRIGITE.

Et moi donc?

ZOÉ.

Viens aussi.

BRIGITE.

Puis-je vivre loin d'elle?

SALADIN.

Venez, aimez-la bien, mais calmez votre zèle.

DOM TREMENDO.

Le bon cœur!

SALADIN.

Et, Nathan, que dites-vous du sien?

DOM TREMENDO.

On n'est pas, quoique juif, un plus homme de bien.

SALADIN.

Ainsi vous l'absolvez du péché d'imprudence!

DOM TREMENDO.

Ah! du Dieu des chrétiens je vois la providence.

SALADIN.

Souffrez, dom Tremendo, qu'il soit le Dieu de tous.
Le soleil qu'il créa luit pour vous et pour nous.
Célébrons cependant cette heureuse journée;
Par un banquet d'amis qu'elle soit terminée.
Là, sans vouloir du Ciel régler les intérêts,
Soyons, en nous aimant, dignes de ses bienfaits.
Le reste, à Saladin passez quelque hérésie,
Le reste est habitude, intérêt, fantaisie.
Sur ce point délicat si l'on veut s'accorder,
L'État doit tout permettre, et ne rien commander.

FIN.

Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Une ou plusieurs pages ont été volontairement omises ici.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

SUR LA LIBERTÉ DU THÉATRE EN FRANCE. . . . . Page. v

TIBÈRE. 3

OEDIPE-ROI. 83

OEDIPE A COLONE 151

ÉLECTRE 205

NATHAN LE SAGE. 231

FRAGMENS DES PORTRAITS DE FAMILLE. 305

FRAGMENS DE NINON. 369

ERRATA

DU THÉATRE POSTHUME.

Page xi, lignes 16 , 18 et 20, faut; *lisez :* fallut.
Page xxx, lignes 13 et 14, supprimez *l'archevêque.*
Page xxxi, ligne 9, m'aurez; *lisez :* m'avez.
Page 13, vers 14, ce, Pison; *lisez* : ce Pison.
Page 30, vers 5, Jules; *lisez :* Jule.
Page 44, vers 2', destin; *lisez :* dessein.
Page 246, avant-dernier vers, qu'on; *lisez* : que l'on.
Page 266, vers 14, devrait; *lisez :* devait.
Page 390, vers 10, eu; *lisez :* en.
Page 395, vers 2, d'eux, *lisez :* deux.